

Henri Conus, bûcheron (1914-1989)

L'homme, né il y a très exactement un siècle, l'année même où commençait la grande guerre, décédé il y a un quart de siècle, soit en 1989, demeure aujourd'hui encore une figure mythique de ce vaste et profond Risoud. Claude Karlen, dans son dernier ouvrage sur le Poste des Mines auquel il est tout autant attaché que son illustre et précédent locataire, nous donne de précieux renseignements sur ce personnage hors du commun, dont la caractéristique la plus étonnante était celle concernant ses pieds qui, à l'époque de son service militaire, étaient les plus grands de l'armée suisse. Cet attribut ne peut que vous rendre célèbre loin à la ronde, très utile par ailleurs dans une forêt toute entrelardée de laisines, alors qu'avec de tels panards vous les franchissez sans problèmes !

Un hommage très singulier a été rendu au grand Conus et ses 1,92 m., par J.-P. Golay avec la réalisation d'un film. Celui-ci, sonorisé, fait aujourd'hui figure de pièce d'anthologie. C'était en des temps où la vidéo n'existait pas. On travaillait en conséquence avec du super 8. On ne sait trop quel est le phénomène, mais la transposition sur CD n'offre pas au final une qualité d'image vraiment sensationnelle, et surtout le son est tout ce qu'il y a de plus aléatoire. Et pourtant, dans cet aspect rugueux, presque hors du temps, le film en acquiert une ambiance, on pourrait même dire une poésie, admirable. C'est là un pan incontournable de la vie de notre Grand Risoud si bien représentée par cet homme hors du commun.

Sa tronçonneuse est aussi lourde qu'un set d'altères, le plateau est d'une longueur démesurée, et l'homme se déplace avec une lenteur et une placidité sans comparaison avec personne. C'est un cas, un mythe, une légende ! On ne sait de quelle efficacité réelle était ce bûcheron d'un autre temps. Cela pourtant, mesuré bientôt un demi-siècle plus tard, est sans aucune importance. Ce sont plutôt les gestes mesurés de l'homme qui comptent, cette façon de ne se précipiter en rien. De regarder, d'évaluer l'endroit où tombera son arbre. Ici et non pas ailleurs. Une plante souvent, en proportion de toutes ces autres qui font cette immense forêt, aussi grande qu'il peut l'être lui-même. Un bruit de moteur réveille tous les oiseaux de la création. C'est le grand Conus qui scie et abat. Au cœur du Risoud. Et puis après il saura manier la hache. Il le fait là aussi sans précipitation, le geste sûr, millénaire. Et cela résonne dans les sous-bois.

Mais voilà, après une belle journée de travail, c'est le retour au Poste des Mines, sa maison, son home, son nid, où il va préparer gentiment sa soupe aux légumes sur le petit foyer dont l'usage est unique. Il épluche, il coupe, il met dans la marmite, il active le feu. On croit sentir l'odeur de cette savante préparation. Rien ne presse là non plus. Personne ne vous pousse. Et qui y a-t-il aux murs ? Des photos des pays qu'il a visités, des cartes postales, peut-être aussi, entre tout cela, une délicieuse pinup lui rappelant que de telles créatures, elles existent, réellement, et même si elles ne constitueront jamais son lot. Car à

lui, le sien, c'est cette étrange solitude, c'est ce silence de la grande forêt, son mystère, d'autant plus quand la nuit est venue et qu'il convient maintenant de dormir. Nul doute que les sommes de cet homme sont sans cauchemars. Il abat encore en rêve. Ou il déballe son sac pour bientôt écouter le chant des oiseaux.

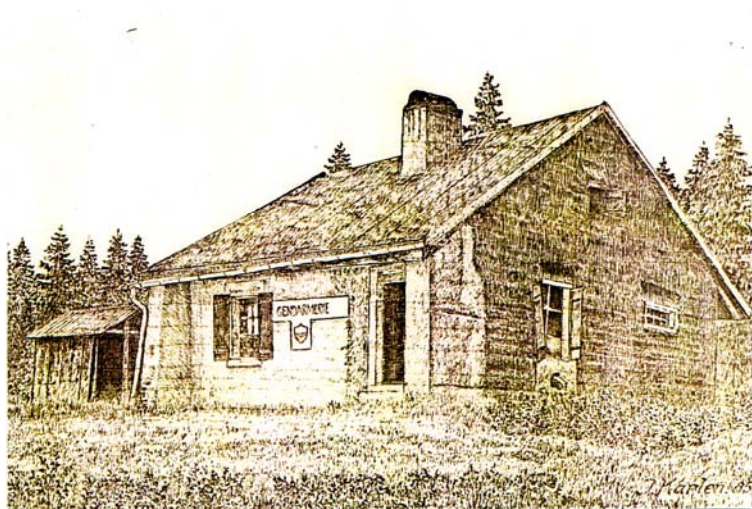
Personne ainsi n'oubliera Henri Conus. Les deux textes qui suivent, l'un affiché longtemps dans la grande salle du Poste, signé Jean-Paul Guignard, hôte lui aussi régulier de ces immensités à se perdre de la forêt mythique, l'autre de Charles Massy de Lausanne, ayant paru dans le journal La Forêt no 8, de mai 1963, sont là pour le rappeler.

Ils sont à relire. Ils témoignent les deux de l'importance légendaire du personnage. Combien d'adoption cela va sans dire !

Le Poste des Mines

de 1650 à nos jours

Claude Karlen



Editions du Rendez-vous

La dernière publication des Editions du Rendez-vous. Mais attention, tirage limité ! Et numéroté, qui plus est, future pièce de collection !



Le Poste des Mines en 2009.

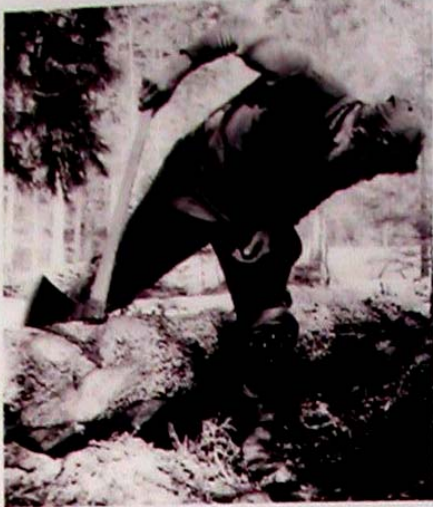


Mais remet donc une bûche, mon ami !



La façade à bise du Poste des Mines

Henri Conus (1914-1989)



C'est l'homme qui durant 20 longues années, de 1950 à 1970, a vécu au Poste des Mines, souvent en solitaire. Un misanthrope farouche et renfermé ? Exactement le contraire ! On ne peut plus affable et plus sociable. Toujours de "bonne", reconnaissant et accueillant à l'égard du visiteur occasionnel venant quelques instants, distraire sa solitude. Dans la forêt qui était son royaume, il faisait partie de la nature et vivait sa vocation de bûcheron dans la plénitude de sa force peu commune et de son énergie infatigable. Il faut dire qu'il avait la carrure et le physique de l'emploi. En hiver, il laissait dans la neige les empreintes de ses gros souliers d'une pointure phénoménale. A l'égal de ses pieds légendaires, la nature l'avait gratifié de mains qui n'avaient rien de pinces à sucre. Je le vois encore soulever depuis dessus, d'une seule poigne, les lourdes

billes qu'il venait de débiter. A lui seul, il abattait le travail de toute une équipe. Par conséquent, son ardeur au boulot lui rapportait gros. Peu dépensier, il ne lésinait pas toutefois pour profiter de la vie lorsque l'occasion se présentait. Même si ce n'était guère l'habitude à l'époque, il s'offrait régulièrement de mémorables voyages au-delà des mers, et même une fois, le tour du monde. Partout où il allait, il ne manquait pas de faire sensation, vêtu de son "bredzon" fribourgeois, avec sa pipe émergeant de sa longue barbe. Deux refuges du Risoux de l'Abbaye rappellent la mémoire de ses virées au long cours : "La Turquie", "La Marocaine". Cette dernière évoque le souvenir d'une homérique expédition au Maroc avec son ami Poly Rochat. Bien entendu, il ne passait pas inaperçu au pays des mouquères : *"Les femmes se pendaient à ma barbe !"* qu'il disait à son retour...

Le souvenir que je garde de mon ami Conus est celui des samedis de fin d'hiver 1959, lorsque je le rejoignais sur son chantier de coupe pour essayer de me familiariser avec la rude vie de l'homme des bois. Ce furent des moments privilégiés partagés avec Henri Conus et son coéquipier de l'époque, Robert Joye, futur garde-forestier de l'Abbaye. De cette brève initiation à l'ébranchage et à



l'écorçage qui se faisait encore à la large hache italienne, il me reste quelques tours de main du métier dont je profite encore lorsqu'on va faire notre bois pour l'hiver avec Madeline. C'est aussi à cette occasion que j'ai compris que l'efficacité du coup de hache dépendait d'un soigneux et patient aiguisage à la lime et à l'huile de coude. Il faut dire que les compliments et les félicitations ne pleuvaient pas. *"Tu ne coupes pas, tu 'sapiottes'"* que me disait le géant du Poste des Mines. Ou bien : *"Dans l'horlogerie vous êtes capables de travailler au millième de millimètre et là, tu n'arrives pas à ébrancher à moins de quatre centimètres du tronc !"* Mais rien ne pouvait altérer mon enthousiasme, et lorsqu'à la fonte des neiges je contemplais les interminables alignements de billons, au-dessous du chalet de la Capitaine, j'avais la vaniteuse impression d'en avoir fait ma part, ce qui était loin d'être le cas !

In memoriam, J-P G

Un magnifique texte de Jean-Paul Guignard, hommage au grand homme !

"La Forêt," n°8 mai 1963

Un vaillant bûcheron affronte un rude hiver

par Ch. Massy, Lausanne.

L'hiver dernier fut une rude épreuve pour tous les travailleurs dont l'activité s'exerce en plein air. C'est particulièrement le cas des ouvriers forestiers, puisque les travaux de bûcheronnage doivent s'effectuer pendant la morte saison.

Diverses circonstances, en particulier les dégâts causés aux forêts des Alpes par l'ouragan de fœhn des 7 et 8 novembre, ont du reste troublé le déroulement normal des exploitations. L'altitude élevée et l'accès difficile des forêts sinistrées n'ont pas permis d'entreprendre en priorité les coupes de bois déracinés, bien qu'on se soit efforcé, par esprit de solidarité, de restreindre et de retarder les exploitations dans d'autres régions. La nature devait encore s'associer à cette action de freinage, car l'offensive de l'hiver provoqua l'exode prématuré des saisonniers étrangers qui constituent depuis longtemps une bonne partie de la main-d'œuvre forestière dans le Jura.

C'est ainsi qu'à la Vallée de Joux, les bûcherons indigènes durent faire face aux exploitations des forêts domaniales et communales qui constituent le massif du Risoux. On sait que ces forêts, situées entre 1100 et 1400 m d'altitude, produisent un bois d'épicéa très fin, dont la qualité, comme bois de résonnance et de menuiserie, est liée à l'exploitation hivernale. On peut estimer à une vingtaine, y compris les gardes-forestiers qui se joignent aux équipes, le nombre des bûcherons du pays disponibles pour les exploitations d'hiver au Risoux. Il y a dans leurs rangs beaucoup d'« anciens » qui ont dépassé la cinquantaine, mais qui sont encore en pleine forme comme le prouve leur rendement dans le travail à la tâche. Si la classe d'âge moyen est peu représentée, comme du reste dans le peuplement forestier, on fonde beaucoup d'espoirs sur le rajeunissement par la voie de la formation professionnelle des jeunes « forestiers-bûcherons » qui doivent assurer la relève.

Depuis nombre d'années, l'activité hivernale des bûcherons n'avait subi que de courtes interruptions; elle était du reste indispensable pour faire face aux exploitations massives de chablis, qui sont encore la conséquence des froids rigoureux de février 1956. Il a fallu les circonstances exceptionnelles de l'hiver dernier, caractérisé par des températures extrêmes, un régime de bise, et d'abondantes chutes de neige, pour bloquer pratiquement tout travail au Risoux pendant les mois de janvier et février. Cette trêve n'a du reste pas entraîné la mise en chômage des travailleurs de la forêt qui ont été embauchés dans les équipes indispensables pour le maintien des voies de circulation routières et ferroviaires vitales pour une région industrielle.



Conus, le bûcheron solitaire.

Au printemps, la neige durcie porte l'arbre qu'il ébranche.



La « fosse d'abattage » d'un épicéa dont la bille de pied seule apparaît au troisième plan.

C'est cependant pendant cette période critique qu'un bûcheron isolé a poursuivi opiniâtrement son travail en forêt. Cette performance nous a paru digne d'être relevée et commentée, car elle est aussi méritoire que certains exploits sportifs dont les auteurs sont encensés. Notre modeste bûcheron, Henri Conus, est facilement reconnaissable sur les clichés. Il présente un gabarit plutôt exceptionnel, stature 1,92 m, chaussures pointure 50, buste ombragé d'une barbe d'armailli gruyérien, 49 ans, célibataire. Natif du canton de Fribourg, issu d'un milieu paysan, c'est comme berger d'alpage qu'il découvre la Vallée de Joux. En janvier 1946, un incident décide sa vocation forestière; un terrible ouragan de bise dévaste les forêts du haut Jura. On sort à peine de l'économie de guerre, les bûcherons sont rares; comme Conus a déjà « fait du bois », il s'engage dans une équipe travaillant pour la commune de l'Abbaye et s'adapte rapidement à un métier qu'il a dans le sang.

Par la suite, comme Conus n'est pas fixé et ne redoute pas la solitude, c'est au cœur du Risoux, dans un chalet abandonné, ancien poste de douaniers et de gendarmes, le « Poste des Mines », à l'altitude de 1367 m qu'il s'installe à demeure. Le problème de loyer est réglé, mais le domicile fiscal et électoral risque de provoquer un incident diplomatique entre les communes de l'Abbaye et du Chenit.

Cette installation au milieu d'une forêt publique d'environ 200 ha que constitue le « Risoux des Usagers de l'Abbaye », garantit à Conus une occupation permanente, à condition de se prêter à tous les travaux forestiers qui se succèdent au cours de l'année. L'exploitation du bois de feu de hêtre, les travaux culturaux, l'entretien et même la construction de chemins forestiers, occupent la bonne saison. Le façonnage des coupes principales offre la seule possibilité de travail en hiver, vu que l'enneigement atteint régulièrement 1 à 2 m d'épaisseur et persiste de décembre à mai. Cet inconvénient est heureusement atténué par le fait que les exploitations ne comportent que des plantes résineuses dont le volume peut varier entre 2 et 6 m³. Dans ces conditions on comprend mieux la justification des préparatifs d'abattage, même s'ils nécessitent le pelletage de 5 à 6 m³ de neige pour dégager le pied de tels géants.

Conus a adopté la scie à moteur, dont il connaît toutes les ressources et qu'il manie avec dextérité. Il en est aujourd'hui à sa troisième machine de la même marque et garde soigneusement en réserve celles qu'il doit à l'occasion remettre en service. Ce n'est que grâce à cet outil qu'un homme seul peut accomplir une telle tâche; il lui sert d'abord à parer la base du fût, puis à l'abattage de l'arbre qu'il s'agit de guider dans la bonne direction et qui s'effondre dans un tourbillon de neige. Une fois la plante ébranchée et écorcée à la hache, c'est encore la scie qui sert à tronçonner le fût qui s'est enfoncé dans la neige et qu'il faut débiter en billons de 4 à 6 m, suivant la qualité et leur destination. L'écorçage du bois gelé est un travail pénible et peu rentable que d'aucuns aujourd'hui, dans l'espoir d'un « redoux », Conus reste méthodique; c'est ainsi

qu'il façonne au fur et à mesure tous les assortiments, alors que d'autres équipes attendent la fonte des neiges pour terminer l'exploitation des bois de feu et des rémanents.

Le garde-forestier qui surveille attentivement le travail des équipes est toujours en alerte pour procéder à une reconnaissance partielle et au mesurage des bois, car on est à la merci d'une brutale chute de neige. Il s'agit également d'aider les voituriers qui sont solidaires des bûcherons pour la vidange des bois. Celle-ci ne peut s'effectuer qu'à « la traîne » avec des chevaux et doit se poursuivre sans interruption pour entretenir les pistes. La suspension des exploitations au cours de cet hiver a précisément eu pour conséquence de bloquer les transports. Ceux-ci ne pourront reprendre qu'après un sérieux abaissement de la couche de neige « pourrie » dans laquelle les chevaux pataugent et s'épuisent sans effet. Pour la première fois au Risoux, on vient même de voir entrer en action des chasse-neige à turbine qui ouvrent certains chemins pour hâter la reprise des transports, devant l'impatience des scieries dont les chantiers de grumes sont vides.

C'est au milieu de mars que nous avons visité Conus sur le chantier où il avait travaillé seul sans interruption, même pendant les plus rudes périodes de janvier et février. Il ne se pose pas en héros du travail et insiste plutôt sur l'avantage qu'il a eu d'être sur place, où il bénéficiait... d'une température qui n'est jamais descendue au-dessous de — 20 degrés, alors que ses camarades débayaient la neige, exposés aux morsures de la bise, dans le fond de la vallée. Son camarade Robert Joye venait de le rejoindre, après être rentré dans sa famille pour les fêtes de Noël, prolongées jusqu'en février. Le garde-forestier, P. M. Meylan, qui se joint souvent à l'équipe, est de la même trempe; c'est lui qui assure la liaison avec l'extérieur; car le poste a des réserves et Conus se contente d'une sortie hebdomadaire à skis pour compléter son ravitaillement et se rendre assez souvent à la messe.

Les photos qui illustrent cet article sont prises par une journée ensoleillée et printanière; la neige s'est durcie et fortement tassée, mais laisse encore deviner le travail supplémentaire qu'elle a imposé au bûcheron. Conus constate qu'il a passé un bon hiver et nous déclare que son gain a été normal et satisfaisant, ce que nous avons pu vérifier; ceci dit pour les lecteurs qui pourraient supposer ou insinuer qu'il a travaillé « pour la gloire ». Il nous fait même part d'un projet pour les vacances qu'il a le moyen de s'offrir à Pâques. A force d'entendre les puissants avions qui survolent son chantier, à chaque heure du jour et de la nuit, il éprouve le besoin de « faire une fois un tour sur une de ces machines ». Avec son ami l'équarisseur, il fera un voyage au Maroc.

Bon voyage, monsieur Conus ! Pour quelques jours, vous ne serez pas « au stère »... Et surtout, n'oubliez pas de rapporter un portrait de votre hôtesse de l'air pour joindre à votre galerie de stars du Poste des Mines !

Les jours meilleurs; l'isolé retrouve de la compagnie :
le garde Meylan et son coéquipier Joye.





Une plante débitée dans son « cheneau » de neige.